

La santé du mineur

E. DEMELENNE,

Ingénieur Principal Divisionnaire du Corps des Mines.

Au moment où, pour que vive notre industrie minière, tous les efforts sont tendus en vue d'augmenter le rendement et diminuer le prix de revient, je voudrais attirer davantage encore l'attention de tous les charbonniers sur une question qui, à mon avis, conditionne le succès de l'œuvre entreprise.

Je veux parler de la santé des ouvriers qui travaillent à front, tant des tailles que des galeries, et dont dépend, en fin de compte, le résultat de l'exploitation puisque ce sont eux qui font la production.

Cette question est à la base du recrutement et, par conséquent, du rendement, car si le milieu est mauvais pour la santé, le recrutement est difficile et, si le recrutement est difficile, il faut embaucher souvent et n'importe qui, alors que, pour espérer un bon rendement, il convient de disposer de bons ouvriers faisant longtemps la même tâche.

Chacun sait que l'ennemi N° 1 des ouvriers en question est la sclérose pulmonaire.

Il est également notoire que, depuis plusieurs années, tous les moyens sont mis en œuvre pour combattre ce mal redoutable.

Les poussières ne sont pas seules responsables.

Quelle est la cause de ce mal ?

Actuellement, les poussières sont généralement accusées, tant dans les tailles que dans les bouveaux.

Cependant, il y a une vingtaine d'années, on admettait que seules les poussières siliceuses étaient nuisibles et l'on expliquait ainsi la « silicose » des bouveaux, les ouvriers à veine n'étant même pas mis en cause.

Plus tard, on s'aperçut que ces derniers souffraient aussi d'une maladie analogue et, depuis lors, la plus grande partie des pensionnés prématurés, pour sclérose pulmonaire, est constituée par des gens de cette catégorie.

Dès lors, la nature des poussières a-t-elle bien l'importance qu'on lui attribuait primitivement ? On peut en douter, quand on constate que les poussières de charbon paraissent agir de la même façon que celles de schistes ou de grès, matières cependant essentiellement différentes.

Et cela étant, comment expliquer que l'on ne rencontre pas systématiquement ces mêmes maladies

dans les ateliers de broyage de pierres des carrières, ou dans certains endroits des cimenteries où des ouvriers travaillent dans des atmosphères très poussiéreuses.

D'un autre côté, il y a quelques dizaines d'années, lorsque les charbonnages du Borinage exploitaient surtout les couches supérieures, beaucoup de chantiers étaient en dressant et bon nombre de ceux-ci étaient fort poussiéreux.

A cette époque, de l'avis des vieux mineurs, des hommes âgés continuaient à travailler normalement et l'on ne rencontrait pratiquement pas de jeunes invalides parmi les ouvriers à veine.

Actuellement, c'est d'ailleurs encore dans ces chantiers en dressant, qui n'ont pourtant pratiquement pas changé, que l'on voit le plus de poussières.

Ces quelques considérations ont pour but de montrer que les poussières, si nuisibles qu'elles puissent être, ne permettent pas d'expliquer, à elles seules, le développement anormal de la maladie professionnelle évoquée ci-dessus et qu'il doit exister une autre cause importante agissant concurremment.

Les grands écarts de température sont également nuisibles.

Cette autre cause réside, à mon avis, dans le manque de précaution des ouvriers intéressés à l'égard des grandes variations de température auxquelles ils sont soumis maintenant.

Aux profondeurs actuelles d'exploitation, les ouvriers à veine et surtout les bouveaux, ces derniers étant moins bien aérés, travaillent dans des endroits où la température est élevée. Ils fournissent de gros efforts et sont constamment en transpiration au cours de l'accomplissement de leur tâche. A peine celle-ci est-elle terminée, qu'ils se précipitent vers le puits pour regagner la surface.

A contre-courant d'un air qui est de plus en plus froid et circule à une vitesse de plusieurs mètres par seconde, ils suivent les galeries principales jusqu'à l'accrochage où ils attendent, souvent sans prendre la peine de s'abriter et pendant plusieurs minutes, la cage qui leur est destinée.

Il faut savoir que, si la température à la surface varie fort avec les saisons, les observations ont

montré que la température, à front des chantiers à grande profondeur, reste pratiquement constante hiver comme été.

C'est ainsi qu'en hiver, il n'est pas rare de constater qu'entre l'endroit qu'il quitte en transpiration et l'accrochage où il attend la cage, l'ouvrier producteur se trouve chaque jour dans un courant d'air intense dont la température, sèche comme humide, s'abaisse d'une quinzaine de degrés centigrades et plus.

En hiver, la température dans les puits peut encore diminuer d'une dizaine de degrés entre le fond et la surface.

Cela ne présenterait pas grand danger si les intéressés prenaient les précautions élémentaires qui s'imposent en pareil cas, mais si l'on sait que bon nombre d'entre eux sont légèrement vêtus, prennent à peine le temps de se couvrir en quittant leur travail et laissent chemise et veston largement ouverts pendant leur voyage de retour, on doit se demander comment leur santé n'est pas encore plus vite ébranlée.

Il est sûr que quiconque se livrerait à de telles imprudences à la surface ne tarderait pas, non plus, à contracter des rhumes, bronchites et autres maladies plus graves.

Dans le temps, les exploitations se faisaient à moindre profondeur et les courants d'air étaient moins intenses du fait que les travaux n'étaient ni aussi importants ni aussi distants des puits que maintenant.

Les écarts de température, auxquels étaient soumis les ouvriers, étaient donc beaucoup moins élevés et l'on comprend que l'état sanitaire fut meilleur à cette époque.

Que les bouveleurs aient été les premières victimes du mal en question n'a, non plus, rien d'étonnant car les bouveaux ne sont jamais fort aérés du fait qu'il faut y amener l'air au moyen de tuyaux. Il y a quelques dizaines d'années, on employait généralement des tuyaux de faible diamètre, si bien que ces galeries étaient souvent mal ventilées et qu'il y faisait beaucoup plus chaud qu'ailleurs.

« Poussières » et « écarts de température » agissent concurremment.

Comment agissent les poussières sur un homme atteint de rhume ou de bronchite ?

C'est évidemment le médecin qui doit répondre à cette question, mais ce que chacun peut cependant dire à ce sujet, c'est que cet homme, au travail, aura certainement tendance à respirer par la bouche et absorbera beaucoup plus de poussières que celui qui peut respirer par le nez.

Comment protéger l'ouvrier contre les écarts de température.

La lutte contre les poussières est engagée et il faut, certes, la poursuivre avec la plus grande énergie car il est tout de même un fait, c'est que les médecins constatent que les poumons et les bronches des ouvriers silicosés ou anthracosés sont remplis de poussières.

Toutefois, ce qui précède montre que celles-ci pourraient bien ne pas être seules en cause et avoir un puissant allié dans l'action des écarts de température.

Comment parer à ce danger ?

En bref, il faudrait éviter, autant que possible, que l'ouvrier puisse se refroidir entre le moment où il quitte son travail, en transpiration, et l'instant où il pénètre dans les bains-douches à la surface.

Quand on analyse le trajet qui sépare ces deux endroits, il paraît bien difficile de soustraire complètement l'ouvrier à veine ou le bouveleur à des courants d'air de température fort variable.

En effet, même si l'on suppose que du personnel emprunte les voies et puits de retour, que l'on parvienne à convaincre l'ouvrier qu'il doit s'abriter dans la chambre d'attente qui doit exister près des puits d'entrée d'air, que l'on établisse, à la surface, un passage couvert entre les puits et les bains-douches, la plupart des ouvriers producteurs, dont le voyage de retour s'effectue plus facilement par le niveau inférieur que par le niveau supérieur de l'étage, seront toujours exposés puisqu'ils devront encore parcourir les galeries et puits d'entrée d'air où le danger est le plus grand.

Il me semble donc que, pour atteindre le but défini ci-dessus, le plus simple serait de protéger les ouvriers eux-mêmes en les obligeant à porter un vêtement approprié entre le front de taille et les bains-douches.

Ce vêtement devrait être obligatoire car, en grande partie, les ouvriers en cause sont jeunes, fort insouciant et se rendent d'autant moins compte du danger des écarts de température que la sensation de fraîcheur, qu'ils ressentent dans les courants d'air frais, leur est agréable après un dur labeur.

Ce vêtement pourrait consister en une longue blouse recouvrant le tronc et les bras et présentant les caractéristiques suivantes :

- 1) être imperméable à l'air et chaud à l'intérieur;
- 2) ne comporter ni bouton, ni autre genre de fermeture de façon qu'une fois endossé, il remplisse son office indépendamment de la volonté du porteur;
- 3) posséder des ouvertures élastiques serrant le cou, les poignets et le bas du tronc, de manière à éviter que l'air froid puisse venir au contact du corps.